

Introduction : journalisme et formation

Colette BRIN

Professeure agrégée
Département d'information
et de communication
Université Laval, Québec
colette.brin@com.ulaval.ca

Bernard DELFORCE

Professeur émérite,
Université Lille 3,
Responsable du pôle recherche,
École supérieure
de journalisme de Lille
bernard.delforce@esj-lille.fr

Qu'une revue, pilotée à partir de deux lieux de formation au journalisme, l'École supérieure de journalisme de Lille et le Département d'information-communication de l'Université Laval, n'ait consacré aucun de ses 20 numéros actuellement publiés à la formation à ce métier, voilà qui finissait par constituer une curieuse anomalie. C'est cette anomalie que le présent numéro entend – commencer – à réparer.

Une première série de contributions s'intéresse à la formation elle-même, à ses contenus ou ses modalités.

Les lieux d'enseignement du journalisme, gardiens de la tradition – sinon de la vertu – professionnelle, des valeurs et des normes qui l'imprègnent, doivent aussi préparer leurs diplômés à un marché du travail en évolution. Or, comme le souligne **Bertrand Labasse**, reprenant et prolongeant des réflexions déjà engagées dans un numéro récent de *Médiamorphoses* (été 2008), après un siècle de recherche d'équilibre entre ces fonctions réflexive et utilitaire, le débat se réduit encore à une fausse dichotomie entre formation pratique et intellectuelle. La solution résiderait plutôt dans le développement d'une véritable expertise journalistique, comprise comme champ de connaissance appliquée.

C'est dans la même veine que se situe **Mitchell Stephens**, dans une contribution déjà publiée dans la *Columbia Journalism Review* en 2000 et traduite ici par Bertrand Labasse. Stephens nous appelle à rehausser le niveau des « figures imposées » des

étudiants en journalisme afin de mieux les préparer au traitement des enjeux complexes qui constituent le pain quotidien de la profession et qui se présentent comme la principale difficulté de son exercice.

Philippe Breton déplore, quant à lui, l'absence quasi générale de l'apprentissage de l'argumentation dans les formations au journalisme. Si la norme d'objectivité/neutralité conduit, en effet, à faire de l'information et de l'argumentation d'assez exacts antonymes, il n'en reste pas moins que l'activité des journalistes les oblige à identifier finement les stratégies argumentatives souvent très élaborées mises en œuvre par leurs sources. Or, une expérience d'enseignement des techniques argumentatives à des étudiants en journalisme l'amène à devoir constater leur déficit de compétences dans ce domaine, tant en production d'argumentation qu'en reconnaissance des stratégies argumentatives de leurs interlocuteurs.

Marie-Christine Lipani-Vaissade et **Faïza Nait-Bouda** s'intéressent, quant à elles, aux modalités selon lesquelles on forme ou on se forme au métier de journaliste. Pour le dire vite, les apprentissages pratiques peuvent se réaliser de deux manières : sur le lieu même de la formation par la réalisation réitérée d'exercices de production (mises en situation, simulations, « intensives, journaux-écoles, études de cas...) ou par la pratique quotidienne sur un lieu d'exercice du métier (stages, piges, jobs d'été, apprentissage, contrats temporaires...).

Marie-Christine Lipani-Vaissade s'interroge, à partir d'un état des lieux portant sur les écoles reconnues en France, sur l'intérêt que peuvent présenter les parcours réalisés, en alternance, sous la forme de l'apprentissage : pour elle, cette modalité spécifique de la formation pratique, malgré les ajustements exigés de la part des entreprises d'accueil et des établissements d'enseignement, serait de nature à favoriser la diversité des profils, diversité qu'on réclame par ailleurs.

Faïza Nait-Bouda attire, à juste titre, notre attention sur le fait que la formation dans un établissement d'enseignement n'est qu'un premier moment dans une formation appelée à se poursuivre « tout au long de la vie » : celle, informelle, qu'on acquiert par l'expérience. Consacrant ses travaux à une catégorie de journalistes encore trop peu explorée par les chercheurs, malgré son importance numérique croissante, les pigistes, Faïza Nait-Bouda s'efforce de mettre en évidence que les collectifs de pigistes constituent, pour des praticiens souvent confinés à la précarité et à la marginalité, un espace privilégié de socialisation et de reconnaissance professionnelle, mais aussi un lieu où l'on se forme au contact des autres.

Une seconde série de contributions s'attache aux relations entre formation et emploi.

S'appuyant sur une enquête longitudinale originale, **Rémy Le Champion** indique que, malgré la popularité indéniable des programmes spécialisés, particulièrement les formations reconnues, auprès des étudiants, les cadres de rédaction français affirment qu'ils n'en font pas nécessairement un critère d'embauche. Une analyse des dossiers de première demande de carte professionnelle, soumis en 2008, conduit néanmoins **Christine Leteinturier** à observer que les nouveaux titulaires de la carte de presse tendent à être davantage « professionnalisés », soit qu'ils sont issus des formations spécialisées, soit qu'ils ont déjà accumulé plusieurs expériences de terrain.

Dans une perspective un peu différente, **Henri Assogba** attire notre attention, à partir de la situation béninoise qu'il examine, sur le fait que les formations et les modalités d'accès à l'emploi sont, et pas seulement au Bénin, dépendantes d'un contexte et d'une conjoncture nationales. Alors qu'on serait, légitimement, à la recherche de principes de formation susceptibles d'avoir une portée universelle ou qu'on serait, en tout cas, soucieux d'identifier les « bonnes pratiques », on risquerait d'oublier combien les dispositifs de formation et les modalités d'accès à l'emploi sont sensibles aux particularités d'un contexte et d'une conjoncture données : le marché de l'emploi des journalistes, et les formations pour y conduire, sont tributaires d'un état de la structuration des médias ainsi que des modalités de fonctionnement de l'espace public, à un moment donné, dans une société donnée.

Les formations au journalisme à l'épreuve du numérique sont l'objet, on ne s'en étonnera pas, d'une dernière série de contributions, émanant à la fois de journalistes et de chercheurs.

Alain Joannès, journaliste, plaide pour la polyvalence technique chez les journalistes afin de favoriser le dialogue avec les experts en technologie, experts avec lesquels ils seront, bon gré mal gré, appelés à être de plus en plus en relation. **Yannick Estienne**, chercheur, et **Emmanuel Vandamme**, journaliste, observent, eux aussi, que le numérique est de nature à reconfigurer les frontières de la profession, autant avec ceux qui sont ses « partenaires », qu'avec ses « fournisseurs » et ses nouveaux « concurrents », et ils appellent au développement, chez les journalistes, d'une culture de l'innovation.

S'appuyant sur une enquête réalisée auprès d'étudiants (nouveaux entrants et finissants de master) et d'enseignants à Marseille et Grenoble, **Nicolas Pélissier** révèle une attitude plus enthousiaste des étudiants, comparativement aux enseignants, quant aux pratiques interactives

et participatives liées au développement du numérique – bien qu'ils soient peu nombreux à s'y investir et qu'ils maintiennent, par ailleurs, une distinction hiérarchique entre contenus professionnels et amateurs.

Journalistes et responsables de formation, **Pierre Savary, Jérémie Gandin et Corinne Vanmerris** nous livrent un témoignage très concret des défis que le numérique pose aux formations au journalisme, témoignage qui semble assez représentatif de la réflexion qui anime aujourd'hui les différents lieux de formation : les « fondamentaux » sont-ils menacés, ou sortent-ils renforcés face à la reconfiguration médiatique, réelle ou anticipée? Le numérique invite-t-il à articuler de façon nouvelle les exigences, toujours parallèles, de la spécialisation et de la polyvalence ? Le numérique constitue-t-il une nouvelle spécialisation à ajouter à celles qui existent, ou faut-il en faire un élément nouveau à intégrer dans chacune des spécialisations déjà existantes ?

L'ensemble de ces contributions n'épuise évidemment pas la diversité des thèmes possibles et ne nous permet pas de formuler une proposition de programme idéal pour l'enseignement du journalisme, si une telle chose est possible ou même souhaitable. Il se dégage plutôt de cet ensemble d'analyses et de témoignages l'impression d'une période de transition, caractérisée par l'exploration de nouvelles formules pédagogiques dont les preuves restent à faire, et d'un questionnement généralisé sur le rôle de la formation quant au renouvellement et à l'adaptation du journalisme, face à un monde en profonde et rapide transformation ■